

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 60

Number 1 *Littératures francophones: un corp(u)s étranger?*

Article 15

12-1-2001

Claire L. Dehon (2002). Le réalisme africain : le roman francophone en Afrique subsaharienne

André Djiffack

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Djiffack, André (2001) "Claire L. Dehon (2002). Le réalisme africain : le roman francophone en Afrique subsaharienne," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 60 : No. 1 , Article 15.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol60/iss1/15>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

pressant de créer un nouveau rapport de force avec les pays dits développés, et particulièrement avec la France : « Il faut dénoncer le néocolonialisme français. Il ne faut pas essayer de chercher à se concilier, à s'entendre, à avoir une espèce de complicité avec ce système. Il faut rester fidèle à sa propre logique » (136). Justifiant son refus de l'aide internationale, discutant des formes de résistance possibles au régime de Paul Biya, des radios libres qu'il souhaite voir fleurir, de la démission des intellectuels, de la corruption systématique, Mongo Beti fournit des pistes de réflexion (et de prise de parole) précieuses, particulièrement pour les jeunes générations camerounaises et africaines.

Mongo Beti parle aborde de nombreux autres sujets : l'œuvre du romancier, ses essais, les changements d'écriture qui ont été les siens, le jazz, mais également l'exil, la vie professionnelle en France, la presse africaine dans ce pays, la revue *Peuples noirs – Peuples africains* qu'il dirigea avec sa femme, Odile Tobner, et le retour au Cameroun où il lui a fallu ré-apprendre à vivre et continuer à se battre pour ses idéaux. À la lecture de ce livre, il devient évident que le terme de « culture de développement » (118) employé par Mongo Beti s'impose comme intégralement constitutif de tout ce qu'il a entrepris, dans des domaines aussi variés que la littérature, l'enseignement, l'édition, la politique et l'agriculture. *Mongo Beti parle* a le grand mérite de nous donner à penser, dans sa complexité, le parcours de cet homme exceptionnel.

Patricia Célérier
Vassar College

Claire L. DEHON (2002). *Le réalisme africain : le roman francophone en Afrique subsaharienne*, Paris, L'Harmattan, 411 p.

Ambitieux dans sa conception, *Le réalisme africain* se veut « une étude générale du réalisme qui se baserait sur un grand nombre de romans provenant de la plupart des pays francophones d'Afrique subsaharienne et qui couvrirait une longue période » (18). Lorsque l'on sait que la grande majorité des romanciers africains se réclame du réalisme, on se demande

pourquoi l'auteure n'a pas délimité son corpus d'analyse, question de mieux cerner la problématique.

Depuis *Batouala* jusqu'à nos jours, Dehon dénombre plus de 900 romans d'Afrique noire francophone parmi lesquels 300 consultés pour son étude. À vrai dire, l'étude en tant que telle s'appuie davantage sur *Batouala* de René Maran, *Mission terminée* de Mongo Beti, *Les bouts de bois de Dieu* de Sembène Ousmane, *Le pleurer-rire* d'Henri Lopes, *Sarraounia* de Med Hondo et quelques autres titres. Et encore peut-on faire le reproche à Dehon de citer rarement les extraits des ouvrages étudiés pour illustrer son analyse. Nombreux sont les textes sommairement évoqués et, très souvent, l'auteure se contente d'en résumer la trame. Il y a un renvoi quasi systématique à des notes de fin de chapitre qui, à leur tour, renvoient à des pages des romans convoqués. Le lecteur se sent comme pris dans un labyrinthe avec la cinquantaine de pages de notes et une trentaine de bibliographies.

Le travail de Dehon est sous-tendu par une longue gestation : il est la somme de 24 années de recherches. L'auteur signale des échanges épistolaires dès 1978 avec sept écrivains et, entre 1981 et 1995, elle en a rencontré une trentaine à Yaoundé, Dakar, Paris et Messancy. Ces quelques chiffres indiquent la longue maturation du projet et un réel souci de « minimiser les effets d'une critique ethnocentrique » (20). Les résultats semblent plutôt inverses.

Les six chapitres de l'ouvrage explorent plusieurs contours du réalisme africain. De l'avis de Dehon, les premières œuvres réalistes sont inspirées par les travaux des ethnologues et autres anthropologues que sont : Bronislaw Malinowski, Lucien Lévy-Bruhl, Emile Durkheim, Georges Hardy, Marcel Griaule et autres Léo Frobenius. Le soubassement de l'Afrique primitive étant posé, l'auteure étudie le roman de la ville et de la campagne pour relever, dans l'un et l'autre cas, « le vrai, le vécu » (93). À la campagne, « la nature et l'homme vivent en symbiose » (91) alors qu'en ville, après les indépendances, le clientélisme sévit et l'on a affaire à des « êtres passifs ou victimes » (119).

Autant le roman historique tend à justifier, *a posteriori*, la mission coloniale, autant le roman de la révolte dénigre le nationalisme africain. À partir d'ici, le conflit d'intérêts entre Dehon et les artistes devient flagrant. On pourrait aussi bien parler d'une nette opposition idéologique entre Dehon et la vision du monde des romanciers. Quelques exemples : le nationalisme de Patrice Lumumba est dévalué; les sévices de la colonisation sont au mieux atténués, au pire érigés en vertus; le matériau des écrivains est jugé fantaisiste et leurs témoignages complaisants; les figures mythiques de la trame de *Sarraounia*, Simon Kibangu ou André Matsoua, sont réduites à la dimension folklorique. En revanche, les tyrans de l'Afrique noire francophone sont dissociés de leur filiation coloniale et de leurs parrains occidentaux pour un lignage avec les « fondateurs traditionnels » (279-280). Bref, le jugement de valeur prime très souvent sur l'analyse textuelle de même que la critique, de façon insidieuse, devient normative. Par ailleurs, on regrettera l'absence de chapitre consacré à l'étude de la langue et du style, c'est-à-dire à l'analyse de la « tropicalisation » du français, un trait omniprésent du roman africain depuis les années 1980.

L'auteure procède très souvent à des généralisations qui nuisent à son travail. À quoi peuvent bien correspondre les catégories du genre : « le lecteur africain » (149), « le lecteur occidental » (341), « la critique africaine » (347) et « l'opinion générale » (370)? Pourquoi préférer le pronom indéfini « on » au « je » qui assume mieux les opinions? Le discours est répétitif et l'écriture quelconque, ce qui limite la portée du livre au titre prometteur.

André Djiffack
University of Oregon